

À travers la vaste ouverture vitrée, la vue plonge sur la vallée au fond de laquelle serpente un filet argenté qu'on aperçoit par moments au détour d'un méandre.

Marc a commandé nos boissons qui nous sont apportées par une charmante personne en même temps que le menu à la carte. Pour moi, le choix est délicat, n'ayant pas l'habitude de fréquenter les restaurants. Je préfère manger chez moi ou je me permets une friterie de temps à autre, mais bien rarement je dois le dire. Amusé, Marc m'aide à choisir ce qu'il pense devoir me plaire. Il me suggère un potage printanier en entrée, suivi d'une truite aux amandes. Pour le dessert, on verra.

En attendant, nous reprenons notre bavardage.

« Vous êtes divorcée. Évidemment, il y a toujours une raison, quelle qu'elle soit ! Ce ne serait pas trop indiscret de vous demander quelle était la vôtre. »

L'instant est délicat. Le fiasco de mon mariage m'est resté en travers de la gorge et l'expliquer reste pour moi toujours un moment douloureux. J'hésite à me confier à un inconnu. Je me concentre sur ce que je vais dire. Je cherche les mots les plus simples pour parler de mon histoire. Pour me donner contenance, je scrute mes ongles, évitant de les porter à mes dents. Le stress pointe son nez. Mon Dieu, comment me sortir de là ?

Mon histoire, je la connais, mais je n'ai pas envie de tout délivrer ainsi dès une première rencontre. J'ai besoin de plus de temps pour agir, me sentir un peu plus en sécurité. Marc attend patiemment, le regard plongé dans le décor luxuriant de la vallée. Je lève la tête au moment même où il reporte sa vue sur moi. Nos regards se croisent. Il a des yeux superbes à l'iris ni vert ni bleu, mais au centre duquel la pupille d'un

noir profond contraste. J'en tombe immédiatement follement amoureuse ! Du coup, je me lance et je lui dis sans baisser les yeux :

« Mon mari était impuissant. Je ne sais pas comment le dire autrement !

— C'est une blague !

— Hélas ! Non. Et... Il y a pire. C'est difficile pour moi de le dire... Je suis toujours vierge ! »

Les mots ont eu quelques difficultés à passer, mais maintenant qu'ils sont délivrés, je me sens libérée.

Les choses sont nettes entre nous. Nous n'y reviendrons plus. J'ose l'espérer.

Je me sens malgré tout un peu gênée. Perplexe, Marc garde le silence un long moment puis, compatissant, il me prend la main, la serre doucement et me dit sur le ton de la confidence :

« Ça ne risque pas d'arriver avec moi ! D'autant plus que ces choses-là ne s'observent que très rarement ! »

Je ris de bon cœur. Je ne vais tout de même pas pleurer sur un passé révolu, non ! La vie, elle est devant !

Marc a la particularité de dire ce qui lui vient dans la tête, à des moments inattendus. Parfois, il me donne l'impression de passer du coq à l'âne, ce qui me déroute un peu, mais je l'écoute avec intérêt.

Là, nous parlions des couples et de leurs modes de vie, de ce qui fait qu'ils tiennent ou non la route dans le temps, des difficultés à vivre ensemble, des concessions à faire et du reste. En suivant le déplacement d'un nuage passant bas sur l'autre versant de la vallée, il me fait part d'une idée qui lui vient et qui n'a rien à voir avec ce dont nous devisons. Du moins, je ne perçois pas encore la subtilité de la chose. Il me dit :

« Les femmes sont comme les étoiles et les planètes. Elles sont souvent inaccessibles. Et celles qui le sont ne sont jamais prévisibles. On pourrait en explorer mille, il n'y en a pas deux pareilles ! »

Je ne comprends pas où il veut en venir, mais je ne cherche pas non plus à lui demander une explication. Il y a sûrement une raison et je ne suis pas certaine de vouloir la connaître. Un si joli garçon ! Il a dû en explorer des planètes dans sa vie ! Il me regarde, l'air de se demander dans quelle galaxie je me situe à l'instant présent, perdue dans mes questionnements. Je n'ai pas commenté son point de vue. Il aurait sans doute aimé, ça lui aurait peut-être donné l'occasion de m'en dire plus, de se dévoiler ou de me découvrir, que sais-je ? Je n'ose pas, donc je me tais. Il me propose à boire, je décline, il avale un verre d'eau et nous rompons le silence qui allait s'installer trop lourdement.

Nous parlons de l'auberge, de son calme, de son environnement qui appelle à la méditation : un nid douillet pour une escapade en amoureux. D'ailleurs, Marc me dit :

« Savez-vous qu'on loue des chambres pour quelques heures aux couples en mal d'amour ici ? »

Je me doute bien que c'est une information intentionnelle de sa part ! Comme on dit, il va à la pêche, sans savoir s'il ferrera le poisson.

Pour ma part, je ne me sens pas encore prête pour des galipettes, surtout avec un parfait inconnu, même s'il a un regard envoûtant ! bien sûr que je le trouve gentil et complaisant, Marc. Mais, tout de même, on se connaît depuis quelques heures à peine, en dehors du cadre relationnel de notre banque, entre une employée et un client et leurs échanges d'intérêt.

Le repas était délicieux, nous avons fait honneur au plat du cuistot. Malgré tout, histoire de faire durer le plaisir, nous commandons un dessert suivi d'un café.

Je me sens bien en compagnie de Marc, mais je souhaite rentrer. J'ai besoin de réfléchir encore un peu avant de m'aventurer dans une relation. Je ne veux surtout pas lui donner de faux espoirs. Il règle l'addition et nous reprenons la route.

Marc me dépose devant chez moi. Je sens bien qu'il voudrait qu'on reste encore un moment ensemble. Mais, c'est au-dessus de mes forces. Il me demande si on se reverra. Je lui donne l'assurance que je l'appellerai dès que je me sentirai prête pour un nouveau rendez-vous. Je dépose un baiser chaste sur sa bouche et je m'enfuis.

J'ai du mal à trouver le sommeil. Je me remémore mon escapade. Je passe en revue nos discussions, je repense à ses yeux, je revois son sourire, je ressens la sensation de bien-être que j'ai eue lorsqu'il a pris ma main dans la sienne... Il n'y a pas photo : Marc me plaît énormément. Malheureusement, mon éducation puritaine freine mes envies d'émancipation. J'appréhende la vie à deux. J'ai peur de devoir faire à nouveau un jour, face à un échec. Tout de même, je dois reconnaître que la petite virée avec Marc était, ma foi, bien agréable !

Pendant les trois jours qui viennent de s'écouler, je n'ai pas osé appeler Marc. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'a manqué. Ce soir, l'idée de ne plus le revoir m'insupporte. Ce qui est certain, c'est que, si je ne l'appelle pas, on ne risque pas de programmer une nouvelle rencontre. J'enfouis

mon reste d'éducation castratrice au fond de la poche de ma veste, je ferme ma porte et je me rends à la cabine téléphonique au coin de ma rue pour appeler.

À Dieu va.

Je suis heureuse de l'entendre. De toute évidence, lui aussi. Samedi prochain, aucun de nous deux ne travaille. Nous fixons notre rendez-vous pour dix-sept heures. Marc passera me chercher.

Marc m'attend. Il me tend ses lèvres. Je suis trop contente. Je l'embrasse sans aucune gêne.

En voiture, je parle à Marc du film « la chatte » avec Françoise Arnoul, qui passe en ce moment au cinéma. Comme nous n'avons rien de prévu en particulier, nous décidons donc d'aller en ville le voir. Marc gare la voiture pas trop loin de la salle. En attendant l'heure de la prochaine séance, on se promène dans les petites rues piétonnes alentour, sur lesquelles déborde l'achalandage coloré des vitrines, attirant irrésistiblement le regard du badaud. Les promeneurs déambulent jetant à peine un regard sur les étals. Ils sont là uniquement pour le plaisir d'être dehors, voir du monde, se souler des odeurs de la ville.

Après avoir fait la queue pour prendre nos billets nous entrons et nous choisissons de nous installer sur les strapon-tins du dernier rang. Quelques pages de pubs choisies passent sur l'écran géant, j'observe les gens. Je n'ai pas l'habitude de ces salles fermées et sombres. Je me sens un peu oppressée, mal à l'aise, mais ne dis rien. Les sièges sont vite remplis et le film peut commencer. Les bavardages cessent instantanément.

Pendant l'entracte, nous avons droit aux actualités, c'est aussi le moment où passe la marchande d'amuse-bouche et de boissons. Marc me propose un cornet de cacahuètes ou une glace, je décline poliment son offre, j'ai l'esprit ailleurs.

Puis c'est la reprise du film. Dire que je le suis assidûment, ce serait mentir. Dès le début de la séance, Marc avait passé son bras derrière mes épaules, puis comme je ne montrais aucune réticence, il a commencé à me caresser les doigts avec sa main libre. Lorsqu'il s'est penché vers moi pour déposer un doux baiser sur mes lèvres, j'ai répondu avec bonheur, à croire que je n'attendais que cela !

À présent, il a glissé sa main dans mon chemisier. Doucement, sans précipitation il caresse ma poitrine à travers le fin voile de la brassière. Je le laisse faire et j'y prends même plaisir. Il n'est pas encore en contact avec ma peau, mais je sens déjà durcir la pointe de mes seins. La main de Marc descend vers mon ventre. Frisson. Ses doigts passent sous l'élastique, ils glissent vers les tétons et tout mon être, sevré depuis trop longtemps, devient affamé de caresses. L'idée fugace que je suis un volcan endormi depuis des siècles sur le point de se réveiller dans une violence extrême m'arrache un petit rire que j'escamote derrière ma main posée sur ma bouche. Marc m'observe, cherchant à comprendre ce rire incongru, pendant que ses doigts continuent leur ballet mystique sur ma peau qui frissonne. Tout cela se passe en douceur, c'est à la fois énervant et plaisant. Je découvre avec bonheur cette contradiction qui fait la nécessité des préliminaires de l'amour. Je comprends aussi qu'en fait, je ne sais rien du tout. Je pense avec quelques regrets que j'ai dû rater une bonne partie de ma jeune vie à la regarder passer au lieu d'en profiter et d'en jouir pleinement.

Pour l'heure, nulle hâte. Je savoure. De temps en temps, Marc jette un œil vers l'écran puis revient à son occupation première : explorer avec assiduité mon corps. Je goûte ces attentions avec satisfaction. J'aime ses caresses. Je suis étonnée de n'éprouver aucune gêne, aucune pudeur à me laisser peloter dans la pénombre propice de ce fond de salle de spectacle.

Enhardi par ma relative passivité qu'il prend comme une acceptation de ma part à ses avances, Marc interrompt soudain son exploration et m'embrasse. Sa langue entrouvre mes lèvres, allant à l'assaut de ma langue. La rencontre est explosive. Je n'avais jamais connu un tel baiser. La décharge électrique irradie, créant dans mon ventre quelque chose d'inconnu, comme une onde sismique, un tsunami emportant mon reste de réticence dans les replis de ses vagues. Il déborde inondant au passage ma plage secrète. Du coup, je mouille. Avec Marc, je vis des instants inouïs.

J'ai chaud.

Marc prend ma main et la dépose sur son pantalon. Je n'aurais pas pris cette initiative délibérément encore, mais je ne refuse pas non plus. La bouche en O. je joue celle qui est surprise en sentant la bosse dure que je touche timidement, puis, prenant de l'assurance, je la tâte et la caresse.

Je ne suis plus au cinéma, je ne fais pas mon cinéma non plus. Je vogue quelque part, entre ciel et terre, sur un petit nuage dans lequel je m'enfonce avec volupté. Je ferme les yeux tandis que Marc continue l'exploration d'une planète nouvelle.

La musique de fin du film arrive en sourdine. Nous reprenons difficilement une tenue plus sage. J'ai à présent hâte de quitter le lieu, et je pense qu'il en est de même pour Marc qui, du reste, me presse de gagner la sortie.

Sur les quelques mètres qui nous séparent du parking, la foule est dense et les uns et les autres commentent à qui mieux mieux le film. Marc qui me tient par le bras n'est pas en reste. Je l'interroge :

« As-tu apprécié *la chatte* ?

— Laquelle ? »

J'étais à mille lieues d'imaginer qu'il allait se poser cette question. Je pense que j'aurais dû réfléchir, avant de formuler la mienne, au vu de ce qui s'était passé pendant tout le film. Il s'est repris à la seconde même où j'allais éclater de rire malgré ma confusion :

« Ah ! Le film ? Oui, c'était plaisant... Et toi ?

— C'était bien ! »

Je ne suis pas convaincue ni de ma réponse ni de la sienne. En vérité, je suis bien incapable de raconter ce qui s'est passé.

Je me sens tout chose. Je ne suis pas comblée. Je suis frustrée. J'aimerais retrouver à nouveau la sensation éprouvée sous les doigts de Marc. C'était si inattendu, si bon cette envolée de papillons dans le ventre. Si Marc me proposait de rentrer, je crois que je dirais oui. Hélas ! Il a visiblement d'autres projets pour finir la journée. Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, il me dit :

« Il y a une fête à Ouffet. Aimerais-tu qu'on s'y rende ?

— Une fête de quoi ?

— Tous les ans, un bal y est donné dans une guinguette. Et si nous avons un petit creux, nous pourrions toujours prendre un sandwich-saucisse. Hein ? Ça te tente, dis ?

— OK ! Allons-y ! »

Non ! Pas vraiment. Ça ne m'emballa pas plus que ça. Mais, aujourd'hui, je suivrai cet homme n'importe où ! Ce qu'il m'a fait percevoir du pouvoir de ses mains me donne des idées et comme je suis encore sous le coup de l'émotion, je lui dis que je suis d'accord.

On se promène dans la foire, bras dessus bras dessous. C'est à peine si je remarque les animations proposées. J'écoute Marc me raconter ce qui passe par sa tête, ses commentaires sur tout et rien, ses remarques sur les camelots et leurs camelotes, il m'amuse. Je parle peu. Je me sens étrangement en harmonie avec lui. Je suis bien dans ma peau. En quelque sorte, je plane !

Nous entrons dans la guinguette. Sous un chapiteau, un orchestre de huit musiciens se déchaîne pour créer l'ambiance. Le bal va bientôt démarrer. Déjà, quelques mordus se déhanchent, pressés d'évacuer leurs toxines.

Très vite, la piste est envahie par une flopée de jeunes gambettes excitées qui vont se défouler jusqu'à n'en plus pouvoir. L'orchestre se calme et propose une série de slows. Les lumières s'estompent, l'heure devient propice au rapprochement. Marc m'entraîne avec lui. Je me love dans ses bras. Je suis si petite auprès de ce grand gaillard que je me sens protégée. Je suis bien. Si bien que nous dansons tous les slows. Arrive une série de boogie-woogie. Marc me dit adorer ça, et moi qui l'ai si peu pratiqué, je l'appréhende un peu et lui fais part de ma crainte. Il se propose de m'apprendre et me dit que ma taille est justement un atout pour cette danse. Je suis une bonne élève et mon maître s'avère être d'une patience d'ange. Très vite, je suis dans le bain. Je me démène en sa compagnie et j'aime ça. Nous dansons jus-

qu'au moment où nos corps rompus nous ramènent à la réalité pour nous décider à rentrer. Il est déjà très tard dans la nuit.

J'ai aimé cette journée particulièrement mouvementée. Demain est un autre jour !

À peine sommes-nous installés dans la voiture que Marc me demande :

« Serais-tu d'accord pour qu'on aille demain à la petite auberge de dimanche dernier ?

— oui bien sûr.

— Merci d'avoir accepté. »

Euphorique, je ne pouvais répondre que positivement. Après m'avoir longuement embrassée dans la voiture, il me dépose en me rappelant : « dix heures, demain ! N'oublie pas ! » J'acquiesce.

Je suis agenouillée au-dessus du visage de Violaine ; elle lèche ma chatte pendant que ses doigts écartent mes fesses et se glissent dans mon vagin. Ses jambes relevées laissent entrevoir son intimité. Murielle s'en approche. Après avoir caressé la vulve avec le gland du gode vibrant, elle l'humecte avec sa salive et l'introduit lentement dans le conduit ouvert.

Violaine gémit, son corps se tend, s'arc-boute comme celui d'une chatte en chaleur. Sa bouche s'affole sur mon clitoris, j'entends le grondement de la houle qui déferle, essaie de retarder encore un peu son arrivée, mais, elle me submerge en entier au moment même où Violaine partage la joie de son orgasme : « Je jouis. Oh que c'est bon ! Nom de Dieu ! Vous me tuez ! »

Ses fesses tombent sur le lit, sa bouche quitte ma vulve après avoir léché tout mon jus, et moi, je me renverse à côté d'elle, haletante et heureuse.

Murielle vient nous embrasser à tour de rôle. Nous prenons le temps de nous remettre, puis toutes les deux, nous allons nous occuper dignement de notre partenaire de jeux. Elle le mérite amplement après le bonheur qu'elle vient de nous offrir.

Violaine attache les mains de Murielle aux barreaux du dossier avec la cordelette, pendant que je lui maintiens les chevilles de la même manière au pied du lit.

Ainsi maintenue, Murielle s'apprête à subir toutes sortes de petits plaisirs sadiques dont les hommes nous ont appris les ficelles. Nous nous en délectons par avance !

La langue de Violaine passe et repasse sur son sexe avec une lenteur calculée. Murielle se tord comme un ver sous ces caresses de plus en plus poussées ; la langue furète du

côté de l'anus, en fait le tour, revient sur le clitoris ne lui laissant aucun répit. Pendant ce temps, je m'occupe de la jolie poitrine de Murielle qui gonfle sous l'ardeur de ma bouche. J'aspire ses tétons grenus et durs. Lorsque ma langue remonte derrière le lobe de son oreille, Murielle demande grâce, mais je continue, ma bouche descend à la base de son cou, tire un peu sur la peau, la pince et la stimule. Violaine s'empare du godemiché et l'introduit dans le vagin de Murielle. Je perçois les vibrations qui la font trembloter. Violaine manipule l'engin, simulant le mouvement de la copulation. Murielle doit en retirer un immense plaisir, son corps entier se met à trembler. Elle ferme les yeux, serre les dents, gémit. Elle est l'esclave de son propre jeu. Je la sens au bord de l'évanouissement, mais elle en veut encore et le dit : « S'il vous plaît, arrêtez ! c'en est trop. Arrêtez, je vous en prie ! Oh ! Non ! C'est trop bon ! Continuez ! »

Elle ne sait plus ce qu'elle dit. Le coup de grâce lui est donné lorsque j'atteins le pli de son aisselle, et que ma langue chatouille là où c'est si sensible. N'y tenant plus, son bassin quitte le matelas remontant la tête de Violaine qui ne lâche rien. Elle hurle à me défoncer les tympans : « Vous êtes monstrueuses, salopes ! Vous me tuez ! Je meurs ! » Violaine reçoit en pleine figure le jet puissant qui monte du geyser de Murielle. « Punaise ! Ça faisait longtemps que ce n'était pas arrivé. Merci les filles. Vous êtes sadiques, mais c'était si bon ! »

Nous la détachons. Son doux calvaire est fini. Elle est brisée, mais combien heureuse !

Violaine retire le godemiché encore vibrant de la chatte de Murielle, écarte ses cuisses, commence à se caresser la vulve avec le bout encore lubrifié, se ravise et présente l'en-

gin à mon anus humide. Je sens la caresse appuyée sur la rondelle excitée qui se décontracte. Doucement, Violaine me sodomise, concentrée sur mes réactions. Lorsque je grimace, elle s'arrête, j'expire profondément, elle reprend la progression. Chaque temps marque un point. L'engin est presque entièrement englouti. Murielle prend la relève pour finir, alors que Violaine vient m'embrasser à pleine bouche.

Ainsi manipulée de la tête au cul, une image s'impose à mon esprit : je me vois avec Jacques six mois plus tôt ici dans cette même villa. Mes sens sont décuplés. Je suis secouée par un orgasme phénoménal qui dure, qui dure, qui dure ! « Quand cela va-t-il finir ? » Je me le demande !

Les vibrations cessent, le calme revient. À demi inconsciente, je vogue dans des ciels colorés. Le nirvana !

Violaine me demande en m'embrassant :

« Alors, qu'en penses-tu ? »

— Vous êtes des démons, vous avez failli me tuer... de plaisir ! »

Mes deux tortionnaires éclatent de rire. Murielle demande :

« Te souviens-tu du thème de la soirée ? »

— Je ne risque pas de l'oublier. Déguisés comme on l'est tous !

— À part les costumes ?

— Les mets d'époque ?

— Oui, mais encore ?

— Quoi d'autre ? Je ne vois pas.

— Vraiment pas ?

— Non, je suis désolée.

— Pourtant, c'est flagrant !

— Ben non, ce n'est pas évident pour moi. Je donne ma langue au chat ! »

Violaine intervient, riant de plus belle :

« Ce n'est pas ta langue qu'il faut donner au chat ! Ce soir, ma belle, les Romains étaient là dans toute leur splendeur ! Ta chatte a reçu les honneurs d'un godemiché !

— Oui ? Quel rapport ?

— “*Gode*” vient du latin “*gaudere*” qui signifie jouir ! »

Je viens de comprendre. Murielle avait tout prévu. L'objet était parfaitement dans le ton du thème de la soirée.

Je récupère en cogitant. Si je ne donnais pas cher au départ d'une possible connivence entre Murielle et moi, elle vient de gagner une grande place dans mon estime. Que serait capable d'inventer cette nana si elle devait organiser une soirée grecque ! Je me le demande en la regardant embrasser Violaine.

On frappe à la porte. « Quelle heure peut-il bien être ? »

J'ai pensé ma question à haute voix. La porte s'ouvre sur Georges qui y répond :

« Trois heures du matin ! On se demandait où vous étiez passé. La plupart des invités sont partis.

— Tu m'en vois désolée, Georges. Le temps s'est enfui sans qu'on s'en aperçoive.

— Bien. Maintenant, revenez sur terre, c'est-à-dire au rez-de-chaussée ! »

En riant sous cape, nous descendons toutes les trois derrière Georges.

En effet, la salle est vide. Seuls, Georges et Marc finissent de boire un dernier verre. J'avise, oublié sur une banquette, l'énorme godemiché rose, enserré dans un nœud juste au-dessus des boules légèrement aplaties au-dessous. C'est seulement à cet instant que je me rappelle l'avoir vu en arrivant, posé bien en évidence sur le meuble dans l'entrée !

Sacrée Murielle ! Elle n'a rien laissé au hasard !

Il est temps de libérer nos hôtes. Nous prenons congé avec la promesse de nous revoir.

Au bout de l'allée, en sortant, les phares de la voiture éclairent le décor. Le portail au-dessus duquel trône un panneau « Au revoir » représente... une vulve béante dans les plis d'une toge !

Marc secoue la tête en souriant et dit :

« Sacrée Violaine !

— Sacrée Murielle, tu veux dire !

— Les deux font la paire ! » émettons-nous en même temps.

Mon clin d'œil n'échappe pas à Marc.

Nous éclatons de rire. Nous sommes d'accord. Nous aussi !

La bonne paire !